

# **Sans un adieu**

**Contes pour les enfants pas sages**

**Leo Kalovyrnas**

Traduit du grec par **Marylise Guillou**

## Sans un adieu

J'ai vécu dans des maisons noires aux fenêtres aveugles. J'ai vécu dans des champs ravagés par le soleil et dans d'autres inondés par les eaux de pluie. J'ai vécu dans des villes aux avenues flasques pour mieux vous engloutir et aux venelles qui vous croc-en-jambe.

Si ma voix glissait sur les notes sans buter sur elles, j'en ferais une chanson. Ainsi, confiante en la malédiction des mots, j'accepte en cadeau la page blanche en espérant parvenir sur la berge opposée.

Dans mes registres à moi, mon nom et mon âge n'ont aucune espèce d'importance. Mais je sais que, sans leurs petits tiroirs, la plupart des gens sont perdus et s'affolent comme s'ils ne savaient plus où ranger leurs pensées ; alors je vais leur dire deux choses sur moi. Même si je ne m'y sens pas obligée.

Je m'appelle Ogée et, si l'on compte selon vos années à vous, j'ai l'air d'avoir à peu près cinquante ans. Je porte dans mes os le poids des siècles. Sur le seuil de mon âme, chaque heure qui passe dépose des instants morts pareils à des cadeaux de chatte dévouée.

J'ai l'air d'avoir cinquante ans parce que c'est l'âge où la liberté, dans sa trompeuse orbite, approche les femmes de plus près. Avant, nous sommes encore sur le marché en proie – consentante ou forcée – aux regards des hommes et à leurs mains baladeuses. Plus tard, la vieillesse viendra nous disqualifier, nous considérant comme des créatures pittoresques ou puériles. Aux environs de cinquante ans, je passe inaperçue et je vaque à mes travaux sans être ennuyée.

Mon travail ... C'est la nuit que je travaille le plus. L'obscurité tombe comme le sel fin sur des plaies béantes et les hommes régurgitent leurs tourments cachés et les déposent aux pieds de la nuit comme des rêves sanguinolents. Ils s'évertuent à trouver des solutions mais leur recherche est hâtive ; ils retournent et emmêlent trop de choses, en font un monceau, lourd et épineux qui les blesse quand ils s'allongent. Au matin, ils le dissimulent ou le noient dans des océans d'activités,

dans des mares d'alcool. Jusqu'au retour de l'obscurité qui l'exhumera de nouveau encore plus grand et plus épineux.

Là, moi je ne peux pas faire grand-chose. Mon chant sonnait faux et les paroles étaient cahotantes. Très peu de gens dressent l'oreille quand je murmure. Parce qu'en plus... je murmure, je ne crie pas. Ainsi les humains doivent faire silence intérieurement pour m'entendre.

Il m'est difficile de parler de ce qui s'est passé, moi qui n'ai pas été invitée à la fête de l'Histoire, moi qui suis restée dehors, seule, non enregistrée ; mais pas inexistante.

Nous étions quatre sœurs. Belles et effrayantes comme la tempête. Nous vîmes la lumière du monde avant toute créature – hormis la grande Déesse qui porte en son sein l'univers tout entier. Nous étions là à la naissance de l'univers et c'est là que notre travail commença.

Dans certaines langues on nous appelle Nornes, dans d'autres, Destinées ou Fortuna. Mais c'est toujours de nous qu'il s'agit et même les créatures qui n'ont pas de mots pour le dire nous connaissent. Peut-être connaissez-vous Clotho qui file, nuit et jour, le petit fil de votre vie. Distillant des mots d'amour, elle travaille de ses doigts rapides et adroits. Depuis le début du monde elle file sur son infatigable quenouille, sans plainte aucune.

Peut-être connaissez-vous aussi Lachésis, mon autre sœur. Aveugle de naissance, ses yeux ne voient que ses palais intimes. Pâle comme la lune, elle se tient aux côtés de Clotho et caresse la laine filée. Elle caresse et chante doucement des mélodies d'autres mondes dont les notes lézardent les montagnes et titillent les nuages. Elle caresse vos petits fils et quand la chanson prend fin – quel que soit l'endroit où elle s'arrête – elle cesse les caresses et plie le fil. Sans voir où, sans regarder à qui appartient ce fil, elle montre le point à sa troisième sœur, Atropos.

Ah, Atropos, ma très chère sœur. Ta bouche est close afin de ne laisser échapper ni souffle ni sanglot ; choisissant l'un de tes couteaux, tu coupes le fil à l'endroit que te désigne Lachésis à l'aveuglette. Et si ce couteau à la lame brillante est affûté, le fil se coupe d'un seul coup. Si, par contre, c'est le tour d'un vieux

couteau émoussé et édenté, le fil résiste, il se déchire lentement, douloureusement et tarde à se rompre.

Vous les connaissez sans doute mes sœurs et vous devriez souhaiter ne pas avoir entendu parler d'elles. Mais moi aussi je me cache sous les couvertures de l'Histoire, moi, la quatrième sœur, la quatrième Destinée, la dernière, Ogée.

Et si j'ai perdu la grâce des dieux, je ne regrette rien car mon intention était noble. Et si aujourd'hui je raconte mon histoire, je poursuis encore le même but, en ces années bissextilles où les hommes oscillent de religions mortes en sagesse individuelles qui ne sont pas encore nées.

Mon histoire va ainsi.

Tout comme Lachésis, Clotho et Atropos j'avais, moi aussi, ma tâche. Dès que le couteau s'abattait sur les justes et les injustes, moi, à cheval sur le vent, j'abordais ceux qui restaient. Je leur chantais doucement la berceuse de la vie et de la mort :

*Pleure petit mortel, mais n'aie pas peur,  
De la perte tes larmes lavent la douleur.  
Mais tu pleures sur toi-même, pas sur celui qui est parti,  
Une autre vie est possible ; devant toi s'ouvre la vie.*

En murmurant ma berceuse, j'endormais la douleur et j'y greffais de la joie pour le voyage à venir. Ainsi, les humains coupaient eux aussi avec leurs petits ciseaux les liens d'amour qui les attachaient au mort et le laissaient partir pour son autre monde.

Mille milliers de lunes passèrent ainsi et, si le monde changea, notre tâche à nous, continua inaltérable. Clotho ne se lassait pas de filer, ni Lachésis de chanter doucement, ni Atropos de couper. Moi, uniquement moi.

Cette nuit là, marquée à jamais, cette nuit qui me changea et bouleversa aussi le sort des Destinées elles-mêmes, Lachésis venait juste de cesser son chant, Atropos achevait de couper le fil de la vie de son couteau le plus affûté. Montant le

vent, j'accostai un jeune homme qui venait de perdre son tendre ami. Je commençai la berceuse, pour adoucir sa douleur et l'inciter à laisser partir son compagnon. Créature invisible, éthérée, j'étais donc en train de chanter quand je sentis son regard me transpercer. Je me rembrunis. Personne, jamais personne ne m'avait vue, combien donc me regarder dans les yeux ! Peut-être les plus réceptifs sentaient-ils ma présence dans le froissement du vent, relevaient-ils la tête en prêtant l'oreille à ma berceuse. La plupart ne sentaient rien. Mais cet homme-là se retourna et planta ses yeux dans les miens. Mon chant se déchira car personne ne m'avait regardée ainsi, aussi intensément. Me voit-il vraiment, me demandai-je mais j'en fus tout de suite persuadée car, non seulement son regard me voyait mais en plus il m'accusait.

J'appelai le vent pour qu'il vienne me chercher et laissai ainsi ma tâche inachevée pour la première fois depuis mille siècles. Au moment de partir, je ressentis sur mon bras la brûlure de dix soleils en furie. Le jeune homme m'avait attrapée par le bras avec ses doigts brûlants. Je hurlais du hurlement aphone de la Fortune et je suis sûre que la quenouille s'échappa des mains de Clotho, que le couteau hésita dans les mains d'Atropos et que la voix de Lachésis se coinça dans sa gorge pendant un instant.

Je me retournai et fit face au mortel qui serrait le bras de la Destinée et je me sentais impuissante car cela n'était jamais arrivé.

« Qui es-tu ? » me demanda l'homme, sans remuer les lèvres.

« Je te connais, je t'ai déjà vu... » murmura-t-il. « Tu ne te souviens pas de moi ? »

Je me débattais pour échapper à son emprise cuisante mais je n'avais aucune force. Aucune de nous n'a de pouvoir en ce monde. Je ne savais même pas comment faire pour le prier de me laisser. Je n'avais pas appris les mots.

« Tu ne te souviens pas de moi... Mais moi, je me souviens de toi. Je ne t'avais pas vue alors, mais entendue ».

De quand parlait-il ? Je faisais tant de visites pour chuchoter ma berceuse... je ne me souvenais ni de ceux qui partaient ni de ceux qui restaient.

« Tu m'avais pris alors ma mère et ma sœur. Tu ne te souviens pas ? Je vois dans tes yeux effarouchés que tu ne te souviens pas. J'étais petit et mon regard était brouillé d'avoir tant pleuré, mais mon ouïe elle, était claire et je t'ai entendu chanter doucement. Maintenant je te tiens et je ne te laisse pas repartir si tu ne me le ramènes pas ! »

J'ai hurlé devant l'outrage qu'il me demandait de commettre. Mettre l'univers sens dessus dessous et pousser la Fortune à trahir son destin. Je me suis débattue pour lui échapper, j'ai appelé mes sœurs mais qu'auraient-elles pu faire ? Aucune d'entre nous ne savait faire autre chose que ce qu'elle faisait, tout comme les montagnes ne savent pas voler.

« Ramène-le moi ou je ne te laisse pas partir ». Il vit que je ne disais rien et cria.

« Réponds, car je ne changerai pas d'avis ».

J'ai creusé profondément dans les galeries séculaires de mon âme pour y trouver des mots humains que je puisse prononcer.

« Je ne peux pas, je ne peux pas » arrivai-je à dire, sentant les syllabes maladroites de leur langue sur la mienne.

« Il le faut. Moi je ne te lâche pas ».

Il s'était dressé et me serrait dans l'étau de sa fureur. « Qui es-tu ? » me demanda-t-il à nouveau.

« Ogée. Je suis Ogée. Ta Destinée ».

« Parfait. Tu me l'as pris. Tu vas me le rendre ».

« Tu ne peux pas commander à ta fortune, mortel. Même les dieux ne le peuvent pas ».

« Ce n'est pas moi qui te l'ordonne » dit le jeune homme et ses yeux s'adoucirent. « C'est l'amour que j'ai pour celui que j'ai perdu qui te commande. Je l'aime plus que la vie elle-même. C'est cet amour qui t'ordonne et te supplie – moi je ne suis que la mère de sa veilleuse ».

L'endroit où il avait saisi mon bras me cuisit encore plus. C'est alors que je compris la force et le feu de l'amour.

C'est pour ça qu'il me voit, pensai-je. « Ton amour t'a donné des yeux pour me voir ».

« Mon amour pour Méléandre m'a ouvert les yeux à tant de choses. Que cet amour me les ferme si je dois le perdre ! C'est pour ça que je te dis de me le ramener ou alors emporte-moi aussi ».

Une douleur aiguë à la poitrine me cassa en deux. Je hurlai avec la voix du vent et des abysses. Qu'est-ce qui me transperçait les entrailles telle une lame à double tranchants et me perforait rageusement la poitrine ? « Va-t-en ! ». J'entendis intérieurement la voix de Lachésis où perçait la peur. « Va-t-en tout de suite, Ogée ! » cria Atropos sans voix. Seule Clotho continua à filer mais, – était-ce possible ? – de fines larmes semblables à des poussières de cristal coulaient de ses yeux. « C'est déjà trop tard » dit-elle à nos sœurs. « Ogée possède maintenant un cœur ».

C'était donc ça. Ça qui était en train de grandir dans ma poitrine et me dévorait. C'était à cause des paroles du jeune homme, de son regard ardent. Car, pour la première fois, la toute première fois, j'avais ressenti quelque chose pour un être humain ; pour la première fois, la toute première fois, sa douleur m'a fait mal à moi aussi.

« Qu'as-tu fait de moi ? Qu'as-tu fait de moi infortuné mortel ! »

« Je suis tout sauf infortuné Ogée » répondit l'homme transfiguré par son magnifique amour. « Il semble au contraire que la Fortune soit à mes côtés ; et en plus, je la tiens. Ramène l'homme que j'aime ou moi, Eulios, je jure que je ne te lâcherai pas. Quoique tu dises, je ne te reconnais pas le droit de nous séparer de façon aussi brutale et impitoyable. Nous n'avons même pas eu le temps de nous dire adieu. Il était là à mes côtés et je me désaltérais à ses yeux et l'instant d'après, ceux-ci étaient froids comme du marbre. Comment oses-tu venir m'enjôler avec tes petits vers édulcorés, qui disent que ce n'est pas une fin mais un commencement. Nous, nous avons d'autres projets, nous voulions autre chose. Notre amour était plus sacré, plus beau que vos desseins ».

« Tes projets ne comptent pas plus que les miens, Eulios ». J'essayai ses larmes avec le mouchoir nouvellement tissé de ma compassion, mais il écarta ma main.

« Ta caresse ne fait qu'écorcher ma plaie. Dis-moi qui est celui dont comptent les desseins ? Dis-moi qui il est que j'aie le voir, dis-moi avec qui je dois lutter si cela s'avère nécessaire pour ramener celui que j'aime ».

« Personne Eulios. Personne. Nous, les Destinées, ignorons tout et ne décidons de rien. Pas plus que la déesse qui nous a enfantées. Clotho file et certains fils sont très résistants, d'autres plus fragiles mais elle n'en a pas formé le dessein. Lachésis, qui chante doucement la chanson de vos vies ignore quand s'arrêtera la mélodie, quand se bloquera son souffle et viendra la note finale. Atropos non plus, pourtant réputée pour être implacable, n'éprouve ni joie ni tristesse en coupant. Elle ne choisit même pas les couteaux. Elle les fait toujours tomber sur le fil avec une force égale. C'est pour ça qu'elles sont trois, pour qu'aucune et rien ne décide de l'instant où la vie se termine, la tienne, celle de Méléandros, celle de chaque être vivant. Et moi, Ogée, je ne peux qu'adoucir un peu la douleur. Alors, laisse-moi partir, retourner à mon travail ingrat, mille fois plus ingrat maintenant que j'ai touché ta douleur. Car à l'instant même où nous parlons, des fils se cassent et ceux qui restent sont anéantis sans ma voix calme qui les rassure. Laisse-moi ».

L'homme déglutit mais ne desserra pas l'étau de ses doigts. « Non, Ogée, ça ne me suffit pas. Même si les choses sont ainsi faites pour tous, cela ne les rend pas plus justes ou légitimes. Si je brave les Destinées, crois-moi, il n'y a de ma part, ni orgueil ni mauvaises manières. Si tu ressens jamais le véritable amour, que dans ton corps tes os se liquéfient et que tu t'abandonnes avec bonheur à cette déliquescence, en réclamant même pire encore, que tu te moques d'avoir tort ou raison mais que tu brûles du désir de savoir si tout va bien pour ton bien-aimé alors tu sauras qu'un tel amour, même la mort ne peut le faire plier. Ramène-le moi, Ogée. Si, comme tu le dis, tu as ressenti ma douleur, ce que tu as perçu, je te le dis, n'est qu'une goutte devant l'océan qui me submerge ».



Je suppose qu'il vit dans mes yeux et dans mon cœur nouveau-né que, si cela dépendait de moi, je le ramènerais. Même si pour moi cela signifiait la fin.

« Et les légendes sur ceux qui reviennent à la vie » me demanda-t-il d'une voix rauque.

« Eulios, les gens inventent ce qui les réchauffe quand ils ont froid. Crois-moi, cela me remplit d'une tristesse dévorante. C'est la première fois depuis le commencement du monde que je ressens de la peine ».

Je sentis sa poigne qui, lentement, doucement se desserrait. Son regard se noya dans l'infamie du deuil.

« Pas un seul adieu. C'est ce qui me détruit encore plus. Lui dire à quel point je l'ai aimé ». Il courba la tête et se drapa dans sa douleur.

C'est alors que cela arriva. Dans l'épaisse obscurité de sa douleur, un de mes rayons scintilla. Un rayon qui devait devenir la flamme et le feu qui, à jamais, me consumerait.

« Eulios, moi Ogée, quatrième Destinée, je te fais une promesse que je n'ai jamais faite. Plus jamais je ne chanterai cette berceuse réconfortante. A partir de maintenant, au contraire, j'irai auprès de ceux qui doivent partir et je les préviendrai. Pour qu'ils aient le temps de se préparer ; de dire adieu à ceux qu'ils aiment ; d'aimer plus fort ceux avec qui ils se sont montrés avarés de leur amour. A partir de maintenant et tant que le soleil et la lune brilleront, c'est cela que je murmurerai doucement. Même si je sais que très peu m'entendront. Encore moins qu'aujourd'hui ».

Et c'est ainsi que cela se passa ; moi, la quatrième Destinée, je fus effacée de l'Histoire. Je quittai mes sœurs et depuis, j'erre parmi les humains, je leur murmure leurs fins dernières pour qu'ils aient le temps de dire adieu. Adieu.